Expression du topos et orientation syntaxique

Jeanne-Marie Barbéris

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3540>

DOI : [10.4000/praxematique.3540](https://doi.org/10.4000/praxematique.3540)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1985

Pagination : 25-39

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Jeanne-Marie Barbéris, « Expression du topos et orientation syntaxique », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 4 | 1985, document 2, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3540> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3540>

EXPRESSION DU TOPOS ET ORIENTATION SYNTAXIQUE

Je voudrais envisager ici quelques problèmes de morpho-syntaxe, se regroupant sous la rubrique de l'expression du TOPOS : compléments de lieu, prépositions, adverbes, "locutions adverbiales" ou "prépositives", indiquant le mouvement ou la localisation. Le schéma efférence/afférence(1) -dont l'opposition DE/A est l'expression la plus claire en Français-, sera au centre de ces représentations.

Voilà pour la thématique. Quant aux objectifs, ils sont de tenter d'avancer, sur un terrain qui me paraît prometteur en syntaxe : celui où la phrase est vue comme une dynamique. Cette dynamique prend sa source dans une tension de l'agir, qui cherche sa détente. Elle est interprétable aussi en temps syntaxique : le déroulement des unités et des pauses de la phrase est du temps signifiant ; il est pertinent pour la détermination des fonctions, et pour la signification de l'énoncé. Cette dynamique signifiante, qui suit l'ordre syntagmatique, se combine avec, mais parfois est contredite par l'orientation syntaxique, ordre de déroulement des instances de l'acte(4).

Je procèderai en quatre temps :

- 1°/ Un historique rapide exposera le passage de la flexion casuelle latine au système français, avec l'apparition du temps syntaxique.
- 2°/ Dans les phrases en FAIRE (2) exprimant un déplacement dans l'espace, la tension de l'acte trouve une forme de clôture complexe dont je tenterai de préciser la nature.
- 3°/ La notion de temps syntaxique doit être confrontée à celle d'orientation syntaxique. La successivité de la chaîne parlée, signifiante à un certain niveau, peut être confirmée ou contredite à un autre niveau, métapraxémique, par les prépositions à et de, fonctionnant alors comme des outils de renforcement/d'inversion du mouvement syntaxique. On soulignera ainsi la nature d'une frontière : celle qui sépare, dans la tradition, les "sens concrets" et "sens abstraits" de la préposition, et que la praxématique réinterprète en niveaux de fonctionnement (niveau parapraxémique et niveau métapraxémique (3)).

4°/ A et de interviennent aussi comme éléments formateurs (sous forme de préposition ou de préfixe) dans ce qu'on peut appeler des "systèmes topothétiques", et dont je montrerai quelques régularités. Je songe à des séries du type sur/dessus/au-dessus (de). La question posée est la suivante : la notion d'orientation syntaxique reste-t-elle pertinente pour expliquer de telles formations ?

1°/ De la flexion casuelle au temps syntaxique

Les faits qui nous intéressent ayant déjà été exposés de manière détaillée (5), je me contenterai d'en rappeler les articulations essentielles.

La flexion casuelle "programme", dès le temps de l'à dire, la fonction du praxème dans le dit. Dans *Petrus Paulum conspicit* (Pierre regarde Paul), la terminaison -us de nominatif, -um d'accusatif amalgame dans *Petrus* et *Paulum* la nomination et le rôle d'actant confirmé pour l'un, d'actant infirmé pour l'autre.

Le passage du latin au français se caractérise par le syncrétisme des cas : ce syncrétisme, déjà amorcé en latin, puisqu'on y assiste à la fusion instrumental-locatif-ablatif, et illatif ("lieu où l'on va") -accusatif, devient total et aboutit au cas unique : le praxème français est un "nominatif" : outil de nomination à forme unique, disponible pour toutes les fonctions syntaxiques. Le temps syntagmatique, celui du déroulement des unités dans le dit, devient un signifiant syntaxique. Ce temps syntaxique sera l'indicateur essentiel des fonctions.

Le syncrétisme des cas avait assimilé en latin lieu d'où l'on vient (ablatif) et lieu où l'on est (locatif). Une autre assimilation se produit en français. Elle prend pour support les prépositions : à condense l'expression du locatif et de l'illatif : je suis à Montpellier , je vais à Montpellier. De même en, dans, sur ... Avec la préposition de le lieu d'où l'on vient se trouve désormais isolé à l'opposé du système. L'expression topothétique s'avère donc dominée en français, par le schéma binaire : efférence vs afférence (6). L'efférence comporte le franchissement et l'éloignement d'une limite , avec contact initial envisagé. L'afférence marque une progression en direction d'une limite, avec contact final envisagé.

L'efférence trouve son expression dans la préposition de, et l'afférence, dans la préposition à. On voit que l'afférence permet de représenter aussi bien le lieu où l'on va que le lieu où l'on est : tout dépend du point d'observation où l'on se place (visée initiale pour l'illatif, visée finale pour le locatif). D'autres prépositions offrent comme à la possibilité d'expression du mouvement, ou de l'atteinte de limite, mais elles comportent des spécifications plus nombreuses (dans, en, marquent l'intériorité, sur, sous, font intervenir une limite orientée).

Si les prépositions simples sont généralement conservées dans le passage du latin au français, les composés latins sont en général éliminés, et d'autres se forment, en latin vulgaire, roman commun.

Ainsi : * de- <i>intus</i>	>	a. fr. <i>denz</i>
* de- <i>ex</i>	>	dès
* de- <i>ab - ante</i>	>	a. fr. <i>davant</i>
* <i>ad - retro</i>	>	arrière
* de - <i>retro</i>	>	derrière

On notera l'aspect tautologique de certaines formations, qui combinent de et ab, de et ex (marquant tous deux l'origine). Ce phénomène se maintient en ancien Français ("enz en lor mains") et en français moderne ("hors de la ville"). De et ad (ou ab) préfigurant le Français de et à (prép. et préfixe), interviennent déjà fréquemment dans ces composés. Comme nous les verrons plus loin (en 4), l'alternance de/à est encore sensible dans les locutions du Français moderne.

2°/ Expression du lieu et tension de l'agir

2.1. Le temps syntaxique, utilisant la successivité du dit, souligne et signifie la tension de l'acte vers son aboutissement :

→
Pierre regarde Paul

Les phrases en FAIRE, opposées en cela aux phrases en ETRE (7) sont caractérisées par une tension de l'acte. Cette tension est de deux ordres : à la fois représentée, et représentante. Représentée, puisque l'agir est un effort vers un impact sur l'actant infirmé. Tension représentante aussi : le dire réclame un travail des organes phonatoires, la montée d'une courbe mélodique qui retombe en fin d'énoncé. La tension de l'agir trouve sa détente selon des modalités différentes, liées à l'existence de divers types de FAIRE :

- type 1 : Les verbes impersonnels voient s'initier et se clore en eux-mêmes le processus qu'ils énoncent. Dans il pleut, il n'est pas actant initiateur. Le phénomène "pluie" est dénommé verbalement et reste enfermé dans le verbe.

- type 2 : Certains verbes (marcher, pleurer, crier) comportent une clôture initiale (actant 1), mais aucune clôture finale (actant 2). Par là, ils se démontrent inaptes à signifier un bornage définitif de l'agir, même à l'accompli : si j'ai marché, je peux marcher encore. Tout reste suspendu à l'instance initiatrice, maître du développement ou de l'inter-
ruption de la marche.

- type 3 : Il en est autrement des verbes de mouvement, comme aller, venir, tomber, sortir. Ils renvoient comme le type 2 à une clôture initiale. Mais, pour leur clôture finale, on trouve deux possibilités :

* ou bien elle reste implicite : Tu sortais ? Dans ce cas la clôture reste intérieure à l'image de l'agir : sortir exprime en soi le franchissement d'une limite initiale, et ne nécessite pas un complément de lieu en l'occurrence tautologique (tu sortais d'ici).

* Ou bien la présence du complément explicite la clôture : Pierre est allé au cinéma. Le verbe aller programme, par son sens (déplacement avec atteinte d'une limite finale), sa clôture, mais il ne peut l'impliciter. La forme à redouble, dans le parapraxémique, l'indication de mouvement déjà contenue dans le praxème verbal.

Que la clôture soit présente ou intérieure à ces praxèmes, ils ont une particularité commune : ils font tous apercevoir l'image d'un FAIRE destiné à atteindre un terme définitif. Une fois sorti, une fois

franchi le seuil, je ne puis sortir encore (à moins de rentrer auparavant) Gustave Guillaume le remarquait déjà, dans Temps et Verbe (8). Le commencement à volonté n'est pas possible : il échappe à l'instance initiatrice de l'acte -au point que cette instance, comme nous le verrons, voit ses potentialités actantielles niées à l'aspect accompli, par l'emploi de l'auxiliaire être.

- le type 4 (manger, dire, battre) offre comme le type 3 la variante : clôture implicite à l'image de l'agir (je mange), ou clôture finale : je mange la pomme. Avec ce type de FAIRE, la tension de l'acte transite directement sur l'actant 2, offrant une orientation syntaxique claire :

orientation dont le retournement permettra la formation de la phrase passive. Etre, auxiliaire du passif, fonctionne comme un inverseur de l'orientation syntaxique, "repliant" la tension verbale vers l'actant 1, qui se trouve ainsi démis de son rôle : actant infirmé. En cela, être s'oppose à avoir, qui confirme l'orientation syntaxique :

"Etre pourrait être dit la récursivité du faire" . "Etre est un signifiant de clôture" (9). Il bloque en effet, dans il est pris, le verbe prendre dans son expansion transitive.

2.2. Je voudrais utiliser la définition du verbe être dans la phrase passive qui vient d'être proposée, pour revenir au programme de phrase du type 3. Comme les verbes pronominaux, les verbes de mouvement sont conjugués avec être : je me suis lavé , je suis allé à la campagne. Ce fonctionnement a souvent été rapproché de celui de la voix moyenne, en grec, qui oppose $\lambdaούομαι$ (je me lave) à $\lambdaούω$ (je lave quelqu'un d'autre). La voix pronominale est un cas particulier du type de Faire 4 :

actant 1 et actant 2 sont identiques, et le "bouclage", le retour de l'agir sur l'instance initiatrice est signalé par l'inverseur être. Le type 3 me paraît plus complexe : je dirai que l'ensemble des instances de l'acte sont affectées par le mouvement dénoté par le praxème verbal, et cela d'une manière solidaire, interdépendante. Quelles sont ces instances ? Aucun difficulté à identifier, dans

(1) Pierre va à Montpellier

un actant 1 Pierre, initiateur du mouvement, et un acte venir. Le complément prépositionnel à Montpellier ne peut être analysé, dans ses rapports avec le reste de l'énoncé, de la même manière que vers Montpellier dans :

(2) Pierre roule vers Montpellier

ni à Paul dans :

(3) Pierre pense à Paul.

En effet, dans (2) et (3), le passage à l'aspect accompli ne change en rien le statut du complément. L'auxiliaire avoir souligne la permanence de l'orientation syntaxique :

(2 bis) Pierre a roulé vers Montpellier

(3 bis) Pierre a pensé à Paul.

En revanche, l'emploi de être en (1), pour la formation de l'accompli, souligne un retournement :

(1 bis) Pierre est allé à Montpellier

pourrait être glossé par : "et il y est encore" (à moins, bien entendu, qu'il ne soit reparti ...). Le faire, dénoté par aller aboutit à, échoue dans un être. Cette détension de la cinétique de la phrase souligne et commente l'aboutissement du mouvement référentiel à sa limite : le voyage de Pierre à Montpellier aboutit au séjour à Montpellier. La dynamique contenue dans le verbe se résoud donc en aspect statique à l'accompli.

On note la convergence de ce fonctionnement : dynamique/statique, tension de l'agir/détension, tel qu'il apparaît dans le verbe de mouvement, avec la double valeur de la préposition à : mouvement vers une limite/atteinte de la limite (d'où localisation statique). A (et

les parapraxèmes du même type, aptes à exprimer dans une phrase verbale mouvement ou localisation : en, dans, sur ...), pris en lui-même, ne peut dénoter aucun mouvement. Seule son association avec les verbes de déplacement lui permet d'accéder à une représentation dynamique, qu'il puise hors de lui-même, dans la tension véhiculée par le praxème verbal.

C'est pourquoi le complément prépositionnel, posé hors d'un FAIRE adéquat, ne peut exprimer que le locatif. Ainsi, comme membre d'un groupe nominal :

Donne-moi le livre sur la table

Comme complément de phrase (donc détaché d'un verbe de mouvement)

A Avignon, je changerai de train

ou dans les phrases en être :

Pierre est à la campagne

Dans les verbes de mouvement, la dynamique de l'agir est programmée pour atteindre une limite détensive. L'auxiliaire être est la marque de cette détension, de cette clôture totale du mouvement. Mais il est aussi l'indice, comme dans la voix pronominale, d'un retournement de l'agir, qui affecte l'actant 1 et infirme des potentialités d'initiateur du procès.

Ainsi, la connexité de l'ensemble des instances est très forte dans les phrases exprimant un déplacement. J'ai identifié tout à l'heure le complément de lieu comme une clôture. Mais cette analyse demande à être précisée. Dans la phrase "transitive" (directe ou indirecte) :

Le médecin examine le malade

Pierre parle à Paul

la détension de l'agir examine, parle, a bien pour point d'impact l'actant infirmé le malade, Paul. La même orientation syntaxique est maintenue à l'accompli. En revanche, le lieu visé par le faire particulier qu'exprime le verbe de mouvement n'est plus une clôture à proprement parler, lorsque ce but est marqué comme atteint par l'accompli. Le retournement indiqué par être souligne que le complément de lieu, auquel l'orientation syntaxique "tourne le dos", ne peut plus être posé comme point d'impact d'un agir, et que même il est en position de "contenant", par rapport à l'actant 1, infirmé et transformé en "contenu".

Je voudrais évoquer ici l'analyse proposée par Gérard Moignet (10), pour des syntagmes comme :

une poule sur un mur
un enfant dans la rue

Dans de tels groupes, hors de toute tension verbale, le sens est forcément locatif, et non illatif (vs la poule saute sur le mur, un enfant descend dans la rue). G. Moignet montre la situation d'actant infirmé qui résulte d'une telle localisation, pour la poule ou l'enfant : le mur est l'élément "superposant", la poule est "superposée", la rue est "incluante", l'enfant "inclus". Cette situation pourrait être explicitée dans une phrase verbale comportant être, comme verbe principal :

la poule est sur le mur
mais aussi comme auxiliaire de l'accompli ;
l'enfant est descendu dans la rue

Un certain nombre de verbes de mouvement peuvent s'associer tantôt avec être, tantôt avec avoir, soulignant dans le premier cas l'atteinte d'une limite, dans le deuxième cas le recommencement possible du déplacement :

Il est monté jusqu'au sommet
mais : il a monté pendant trois heures vers le sommet.

3°/ La préposition, du parapraxème au métapraxème

3.1. J'envisagerai, de manière préférentielle, à et de, non seulement parce que ce sont les deux prépositions les plus fréquentes, mais aussi parce qu'elles sont au centre des indications spatiales dénotées par le système prépositionnel.

Robert Lafont énumère (11), dans les variétés de rapports indiqués par à et de, quatre degrés : la progression qu'il dessine mène des emplois parapraxémiques -où la préposition renvoie à une représentation du réel- aux emplois métapraxémiques, où le langage ne fait plus que s'auto-décrire. Cette évolution est donc un repliement, d'un espace extérieur, dont la praxis linguistique affirme l'existence, à un espace

intérieur au langage. Ici le mot d'espace ne doit pas être pris comme une métaphore : les rapports métapraxémiques internes à la phrase, tels que les expriment les formes à et de, constituent des marques d'orientation, instaurant un certain ordre entre des "objets" qui ne sont rien d'autre que les unités syntaxiques.

On distinguera deux emplois parapraxémiques. Celui où la préposition est topothétique, celui où elle est chronothétique. Le niveau métapraxémique commence à apparaître lorsque les rapports signifiés ne sont plus d'ordre spatial ou temporel, mais d'ordre logique, soulignant une successivité cause - effet : c'est à mourir de rire (cause). Il est fou à lier (effet). Ce fonctionnement métapraxémique est pleinement représenté dans tous les cas où à et de ne sont plus que des indicateurs de l'orientation syntaxique : à confirmant le mouvement syntaxique, de l'inversant, à marquant le dépliement, de le repliement : Je pense à Pierre vs je me souviens de lui, une tasse de thé (extraction) vs une tasse à thé (destination). Gustave Guillaume, portant toujours son attention sur les aspects tensifs et cinétiques du fonctionnement linguistique, avait déjà ouvert la voie à ces réflexions ; ainsi, dans ses études sur l'article, il avait bien souligné le rôle d' "inverseur d'extension" de la forme de, dans de + le > du (partitif), de + les > des (pluriel de l'indéfini) (12).

Y a-t-il rupture, lorsqu'on passe du parapraxème au métapraxème ? Autrement dit, la fonction métapraxémique ne peut-elle advenir que là où le parapraxémique a disparu (c'est-à-dire, dans les emplois logiques et syntaxiques de à et de) ? Il me semble que, dans les emplois topothétiques et chronothétiques, à et de sont déjà, parallèlement à leur sens concret, indicateurs de l'orientation syntaxique ; ce qui veut dire que le métapraxémique est déjà à l'oeuvre dans le parapraxémique. Ainsi à et de ne deviennent pas métapraxèmes grâce au remplacement d'une fonction par une autre, mais par l'effacement de l'espace référentiel extérieur au langage. Seul demeure alors l'espace du dit, dont à et de marquent, de manière opposée, l'orientation.

A apporte donc, lorsqu'il garde son sens topothétique, une confirmation à l'avancée phrastique, et, conjointement, au mouvement référentiel. De nie et inverse le mouvement syntaxique, et ce retournement, là encore, est conforme au mouvement référentiel dénoté par l'emploi topothétique.

3.2. De est la préposition la plus utilisée en Français contemporain, et de loin : elle représente à elle seule 50 % des occurrences, contre 15 % environ pour à. On peut tenter d'expliquer cette disparité. A est concurrencé, contrairement à de, par d'autres prépositions indiquant le mouvement vers une limite, et à sens plus spécifique (en, dans ...). Une autre raison m'apparaît : à confirme le mouvement syntaxique, c'est-à-dire vient renforcer ce qui existe déjà. De marque la position de la négation, position plus nettement métalinguistique : inverser le mouvement syntaxique, c'est le transcender, le dominer métalinguistiquement, en le posant comme "étape précédente", niée. L'accompagner, le confirmer (cas de à), n'est utile que dans un nombre de cas plus réduit, et n'amène pas une conscience métalinguistique aussi claire. D'où l'idée, souvent reprise, mais qu'il fait motiver autrement que par l'intuition tirée de l'observation empirique, que "de est plus abstrait que à".

4°/ DE et A opérateurs : formation de quelques systèmes topothétiques

4.1. De et à apparaissent comme éléments formateurs d'adverbes (dessus, dessous, dedans, dehors), de prépositions-adverbes (devant, derrrière, avant, après, avant s'opposant aussi à arrière dans le sens spatial, mais avec des emplois réduits de type adverbial). Dans ces parapraxèmes, de et a sont préfixes. On voit réapparaître ces opérateurs dans les "locutions", sous forme de prépositions : au-dessus (de), au-dessous (de), au-devant (de), à l'avant (de) etc. L'usage contemporain de à et de est suffisamment répétitif, dans ces composés, pour que leur fonction d'opérateurs de formations complexes apparaisse clairement. Lorsque je dis "clairement", je ne pense pas à une clarté du système aux yeux des spécialistes, mais à la clarté du système dans la conscience des locuteurs. Point n'est besoin d'évoquer l'étymologie (qui parfois nous décevrait : a pouvant venir de ad- ou de ab-) pour repérer des régularités significatives, et significatives pour les sujets parlants. L'histoire de la langue pourra nous apporter, dans le cas qui nous occupe, des exemples des complications et des détours qui ont conduit à un édifice aujourd'hui relativement cohérent. Cette cohérence construite, au prix de nombreuses réfections, montre le travail de systématisation faisant jouer les rapports glossogénie-praxéogénie. L'usage, prenant appui sur l'existence de

deux indicateurs d'orientation syntaxique : à et de, a étendu et unifié leurs emplois, dans les composés toponymiques dont je vais examiner la formation.

Je ne donnerai qu'un aperçu de ces séries, du type sur/dessus/au-dessus (de). Mon intention n'est pas de faire une description exhaustive ; je tente simplement de démontrer une logique constructive.

J'ai bien entendu choisi les exemples où cette logique était allée le plus loin. Je me suis contentée aussi de signaler les "locutions adverbiales" et "prépositives" introduites par à (type : au-dessus (de)), négligeant bien d'autres composés plus rares mais fort bien attestés : par-dessus, en-dessus, de dessus, du dessus.

Je commenterai quatre séries :

(1)	DANS
AU-DEDANS	DEDANS
AU-DEDANS DE	(le dedans)
(2)	HORS / HORS DE
AU-DEHORS	DEHORS
AU-DEHORS DE (rare)	(le dehors)
(3)	SUR
AU-DESSUS	DESSUS
AU-DESSUS DE	(le dessus)
(4)	SOUS
AU-DESSOUS	DESSOUS
AU-DESSOUS DE	(le dessous)

Ces séries sont constituées par une préposition (dans), un adverbe formé par l'ajout d'un préfixe de- (dedans). La nominalisation de l'adverbe (13) par l'emploi de l'article, permet de passer à la locution adverbiale, introduite par à : au-dedans. La locution prépositive se note par l'ajout de la forme de : au-dedans de.

4.2. J'examinerai d'abord le rapport préposition-adverbe. On s'aperçoit qu'historiquement les prépositions sont issues de processus divers :

- croisements de formes : c'est le cas de sur, croisement de l'ancien français sor(e), seur(e) (< prép. super) et de l'adverbe sus (< * susum).

- réfections, à partir de la forme en de- : ainsi, sur le modèle de sous (adv. subtus) / dessous, apparaissent, par suppression de la syllabe initiale, hors (à partir de dehors, et sous l'influence d'a. fr. fors) et probablement dans, à partir de dedans (14).

Le rapport du type dans/dedans se comprendra mieux si l'on se rend compte que les réfections de formes "simples" sur les formes en de- sont destinées à obtenir une spécialisation fonctionnelle, en préposition et adverbe. Les formes en de-, conjointement prépositions et adverbes en ancien français, sont cantonnées aujourd'hui dans le rôle adverbial. Les grammairiens du XVII^e siècle ont contribué à cette spécialisation de fonction, agissant sur un usage qui restait encore assez flottant, avec une concurrence entre formes simples et formes préfixées. On peut légitimement supposer que cette répartition a été adoptée dans mesure où elle restait conforme aux latitudes offertes en glossogénie. Le sentiment linguistique des locuteurs est confronté à une donnée évidente : une opposition formelle entre forme "légère", atone, monosyllabique et forme "lourde", disyllabique, tonique, de plus signalée par le préfixe de-. Il est tentant d'investir cette opposition formelle d'une signification fonctionnelle.

Le préfixe de- marque donc désormais un passage de la préposition à l'adverbe. Si le préfixe confirme le rôle de la préposition de, nous assisterons à une inversion de l'orientation syntaxique. Et effectivement, le passage au statut adverbial signifie pour une forme comme dedans la possibilité de renvoyer à une référence qu'elle intériorise (par deixis ou anaphore) -au lieu que dans était tout entier orienté "vers l'avant", vers le régime prépositionnel, support de la référence. On pourra comparer :

Mets ton collier dans la boîte

Mets ton collier dedans

Que dedans renvoie directement à la boîte montrée(deixis) ou qu'il véhicule, comme "pronom adverbial" une référence textuelle à la boîte, on

note, conjointement à l'étoffement de la forme (disyllabique) une remontée de la référence, ainsi qu'une remontée de l'accent ;

→
dans la boîte
|
←
dedans
|

Pour dessus, on pourra citer deux cas où l'inversion syntaxique remonte au-delà de l'adverbe : là-dessus renvoie à un espace extérieur au sujet, ci-dessus à l'espace du sujet, intralinguistique (= au-dessus de ceci, que je lis , ou que j'écris).

Dans Pierre lui tombe dessus à bras raccourcis, le datif lui pose un actant infirmé, sur lequel transite la tension agressive d'un agir ...

Au-dedans est adverbe, aussi bien que dedans. Le franchissement d'un nouveau seuil est marqué doublement, dans la construction de ce composé : par la nominalisation (le dedans) de l'adverbe dedans, et par la création d'un nouveau parapraxème, grâce à l'ajout de la préposition à en tête du groupe. En raison de la nature de à, le seuil franchi n'est pas contradiction, mais prolongement du niveau précédent. Ce nouveau parapraxème permet de spécifier les découpages de l'espace, avec des nuances qui ne sont pas identiques, selon les séries : au-dedans (vs dedans) insiste sur l'intériorité, et a plutôt valeur locative (vs dedans, locatif ou illatif); au-dessus, au-dessous, s'opposent à dessus, dessous par l'indication d'absence de contact avec la limite orientée.

Bien entendu, les locutions comme au-dedans peuvent retrouver un emploi prépositionnel, grâce à de. Cependant, notons-le, de n'est pas plus lié à au-dessus qu'il ne l'est, tout simplement, au groupe le dessus apte à se déterminer par un complément : au-dessus de la mêlée, mais aussi : le dessus du panier.

L'étoffement de l'aspect phonique du groupe correspond à un phénomène d'insistance, à la volonté de spécifier le repérage spatial : la lourdeur de la locution souligne l'effort de cadrage du réel.

Le travail métalinguistique qui est en oeuvre dans les séries envisagées met en jeu l'orientation syntaxique, liée aux opérateurs métapraxémiques à et de. Il agit sur la structure phonique des parapraxèmes : opérations d'élagage, en vue de spécialiser des formes et de compléter le système, opérations d'addition, en vue de marquer une référence plus précise aux découpages de la réalité (limites, contact, opposition mouvement/staticité). Au lieu d'un sens plus spécifique, ce peut être une simple insistance. Les formes "lourdes" peuvent ainsi proposer des doublets redondants pour les formes "légères". Ainsi, le français contemporain a remplacé hors prép. (désormais archaïsant) par son doublet insistant hors de.

oOo

Les deux types de formes étudiées : séries de parapraxèmes, de composition plus ou moins complexe, et parapraxèmes monosyllabiques à et de, présentent deux cas imbriqués, puisque les séries topothétiques utilisent dans leur processus de formation à et de comme opérateurs.

On voit apparaître cependant deux tendances : l'une à l'addition, dont le processus peut être hautement abstrait, mais dont l'aboutissement est une tentative de "dire le réel" de manière de plus en plus précise : c'est le cas des systèmes topothétiques. L'autre tendance met en oeuvre des formes légères, et dans cette économie d'expression, se laisse toute latitude d'inscrire une gamme de sens qui va du plus ancré dans le référentiel (rapports spatiaux entre les objets) au plus "décollé" du réel.

NOTES

- (1) Pour l'opposition efférence/afférence, cf p.3 dans cet article.
- (2) Pour les différents types de FAIRE, cf. plus loin, p.4
- (3) Parapraxème, métapraxème : cf. ces articles, dans la "Terminologie de la Praxématique", Cahiers de Praxématique n° 3, décembre 1984, Montpellier.
- (4) L'orientation syntaxique décrit l'ordre de déroulement des instances de l'acte. Exemple: dans "Pierre aime Paul", l'orientation syntaxique suit le déroulement en actant 1 + acte + actant 2. La phrase passive connaît un retournement de l'orientation syntaxique : dans "Paul est aimé de Pierre", l'orientation syntaxique entre en contradiction avec le temps syntaxique : la première devient régressive, tandis que le second reste progressif. Cf. "Terminologie de la praxématique" n° 3, articles temps syntagmatique, temps syntaxique, orientation syntaxique, mouvement syntaxique.
- (5) Cf R. Lafont, Le Travail et la Langue (Flammarion, 1978) p. 276 sqq.
- (6) Cette analyse est proposée par Bernard Pottier dans sa Systématique des éléments de relation (Klincksieck, 1962).
- (7) Pour les programmes de phrase en ETRE et en FAIRE, cf R. Lafont, op.cit. p. 254 sqq.
- (8) G. Guillaume, Temps et Verbe (H. Champion, 1968) p. 25-27.
- (9) R. Lafont, op. cit. p. 257. N.B. : récurtivité doit être entendu ici dans le sens d'inversion et non dans le sens de la grammaire générative.
- (10) Cf G. Moignet, Systématique de la Langue française (Klincksieck, 1981), p. 217 sqq. Un point de critique important cependant : G. Moignet centre l'essentiel de son analyse sur des groupes nominaux, perdant ainsi de vue la syntaxe de la préposition dans la phrase verbale.
- (11) R. Lafont, op. cit., p. 281-284.
- (12) Cf. par exemple G. Guillaume, Langage et Science du Langage (Nizet, Presses de l'Université Laval, 1969) p. 176, note 6 : (...) "les mots les plus abstraits de la langue, comme l'article et certaines prépositions, sont des signifiants liés à un signifié non pas statique mais cinétique, emportant avec lui une image non pas d'immobilité mais de mobilité. Le mot grammatical DE, dont la langue française n'a jamais cessé d'étendre l'usage, n'est pas, au fond de la pensée, un signe de position, mais un signe de mouvement. L'idée qui s'y trouve liée est celle d'un "retour" s'opposant à un "aller" dont l'idée est rendue par la préposition A. C'est cette idée de retour signifiée par la préposition DE qui la rend particulièrement apte à inverser le mouvement d'extension indiqué par l'article LE".
- (13) Certaines locutions existent sans nominalisation : par dedans, de dedans. Seul en dedans peut devenir locution prépositive, dans ces trois exemples : en dedans de.
- (14) On a aussi proposé l'étymologie a. fr. denz < * de-intus.